

MARGUERITE YOURCENAR ET L'ÉCOLE DES *ANNALES*: RÉFLEXIONS SUR LE "POSSIBILISME"

Jacques BODY

Université François-Rabelais, Tours
Groupe de recherche "Littérature et Nation"

Mythe et histoire. Quels mythes? Mais aussi: quelle histoire? On a déjà beaucoup écrit sur la fonction de l'histoire dans la création yourcenarienne¹. Marguerite Yourcenar elle-même s'est exprimée là-dessus, soucieuse, dans son travail d'archéologue, de n'employer que "des pierres authentiques" (*MH, CN* 536) mais aussi persuadée que "ces faits en miettes, en poussière" ne retrouveront "la chaleur et la souplesse des choses vivantes" et la "fluidité de la vie vécue"² que par la nécessaire intervention de l'historien ou de son homologue et rival l'auteur de romans historiques, de mémoires ou de chroniques tels qu'elle les conçoit. Or le passé est le passé mais il y a historien et historien, historiens et historiens au pluriel pour signifier qu'en notre siècle ils se présentent en bataillons serrés, selon les écoles rivales auxquelles ils appartiennent, chacune ayant son histoire — entendez sa conception de l'histoire. D'où la question: quand on parle des relations de Yourcenar avec l'histoire, de quelle histoire s'agit-il?

La réponse arrive avec la question, comme une évidence: non pas l'histoire événementielle, non pas l'histoire historicisante, non pas l'histoire marxiste, mais celle qu'on appelle depuis trente ans "la nouvelle histoire", noble produit de l'école des *Annales*³. Toutefois, ayant lu sous la plume d'un maître

¹ Sur les rapports de M.Y. à l'histoire:

M. Delcroix, "Mythes et histoires", *Bulletin n° 5 de la Société internationale d'études yourcenariennes (S.I.E.Y.)*, p. 89-109.

D.-H. Pageaux, "Présence de l'histoire. Histoire présente dans *L'Œuvre au Noir*", *Dappim Research in Literature*, suppl. n° 2, 1987, University of Haifa, p. 60-73.

² *Ro* 52, cité par R. Poignault, *Le Personnage d'Hadrien dans Mémoires d'Hadrien de M.Y.*, *Littérature et histoire*, Tours 1982, p. 3.

³ Sur l'école des *Annales*, on consultera (outre les ouvrages mentionnés dans le texte et à la note 6) *Lire Braudel*, ouvrage collectif, par M. Aymard, A. Caillé et alii, Paris, éditions La Découverte, 1988.

de la vieille école qu'il est bon de se poser des questions mais qu'il est dangereux d'y répondre, peut-être conviendrait-il de continuer à s'interroger: en quoi consiste la ressemblance? S'agit-il bien d'une parenté? Et le "possibilisme" de l'historien coïncide-t-il avec le "possibilisme" de la romancière?

Les *Annales d'histoire économique et sociale* ont été fondées en 1929 par Lucien Febvre et Marc Bloch mais la nouvelle conception de l'histoire était déjà perceptible dans la thèse de Lucien Febvre sur *Philippe II et la Franche-Comté* (1911) et surtout dans *La Terre et l'évolution humaine* (1922). Hypothèse chronologiquement acceptable: Marguerite Yourcenar serait leur fille, autrement dit la sœur à peine cadette de Fernand Braudel, le Victor Hugo de la "nouvelle nouvelle histoire" (Victor Hugo car ce siècle avait deux ans quand il est né, et il est mort en 85; "nouvelle nouvelle" selon son expression, choisie pour affirmer qu'il ne s'était pas contenté de piller les idées de Febvre).

Premier trait distinctif de l'école des *Annales*: Febvre et Bloch ont été plus marqués par leurs professeurs de géographie que par les maîtres de leur propre discipline. *La Terre et l'évolution de l'humanité* porte en sous-titre: *Introduction géographique à l'histoire*, et Braudel forgera même le mot de géohistoire. Parfaite coïncidence avec la façon de Marguerite Yourcenar. On la voit toujours inscrire son histoire dans l'espace, décrire les paysages, tracer les routes et noter les modes de locomotion. On sait que ses plus belles années "s'étaient passées en voyage" tout comme celles de l'empereur Hadrien (OR 491), comme lui elle ne se lassera pas du "mystère des horizons et des voyages" (OR 454) et l'on a même constaté tout au long d'un volume à quel point ses œuvres et ses voyages se superposent⁴. Ecrire, pour elle, de même que construire pour Hadrien, c'était "collaborer avec la terre" tout autant que "collaborer avec le temps" (OR 384), qu'il s'agisse, au long d'une seule vie, d'arpenter toutes les provinces de l'empire ou au contraire d'entrecroiser dans l'espace d'une seule et même province les fils de vies multiples. Pour écrire la "grande histoire", disait Lucien Febvre, rien de tel

⁴ *Voyage et connaissance dans l'œuvre de M.Y.* Mélanges coordonnés par C. Biondi et C. Rosso, Pise, editrice libreria Goliardica, 1988, dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Littérature comparée*, n° 1 bis, 1990. Voir aussi J. Savigneau, "Les Voyages de M.Y.", *Le Monde*, 21 oct. 1988. Sur les "Paysages de l'Europe ancienne dans *Mémoires d'Hadrien*", voir l'article de Mme Peyroux, *Bulletin n° 4 de la S.I.E.Y.*

que de posséder "l'histoire d'une région, d'une contrée, d'une province": bel exergue pour *Archives du Nord*!

Géographique, l'histoire sera aussi économique. Et en effet, l'empereur Hadrien parle de "l'ordre du monde" (OR 371) et du "réagencement économique du monde" (OR 377) faute de connaître l'expression d'"économie-monde" que Braudel a empruntée aux historiens économistes allemands. Issu de la "classe moyenne" (OR 315), il s'inquiète de la fiscalité, soutient la classe des petits exploitants agricoles et se préoccupe des "exploitations minières", des armateurs et des courtiers en blé, soucieux d'"enrayer l'inflation scandaleuse des prix en temps de disette" (OR 377-378), tout comme l'auteur d'*Archives du Nord* constate la "mise à profit de l'ouvrier agricole par le fermier, du fermier par le propriétaire" (AN 209). Marx est passé par là, et de même que la jeune Marguerite a publié dans *L'Humanité* avant de gagner New York et d'établir son port d'attache sur la côte du Maine, la nouvelle histoire, pour avoir côtoyé l'école des historiens marxistes, fort active en France avant 1939 et plus encore après 1945, a pris ses distances avec les staliniens, et Braudel doit aux dollars de la fondation Rockefeller la véritable prise de pouvoir qu'il a opérée sur l'université et l'édition françaises et pas seulement françaises. Aujourd'hui, l'Institut Fernand Braudel a son siège à New York. Marx n'avait pas prévu que ses adversaires sauraient lire *Le Capital* et au besoin le remettre à jour. Ainsi, selon Braudel, le capitalisme est un phénomène de superstructure, et il est lié à la façon qu'ont les hommes, à une certaine période, "de travailler, de penser, de vivre, d'aimer, de rêver...", bref il fait partie de l'histoire des mentalités telle que l'avait définie Lucien Febvre.

Car depuis Febvre et Bloch, la nouvelle histoire est sociologique. Elle englobe l'étude des mœurs, des idées, des sensibilités, des civilisations, et l'objet de ses études c'est l'homme, l'homme tout entier, qui ne se laisse pas découper en morceaux ni séparer de la civilisation qui l'a formé, c'est l'homme et c'est la vie. Ainsi voit-on "la brève esquisse du milieu familial d'Antinoüs", pour n'être pas rigoureusement historique, tenir compte "des conditions sociales qui prévalaient à cette époque en Bithynie" (OR 545). Ainsi voit-on l'auteur d'*Un homme obscur* reprocher à l'auteur de la première version, "D'après Rembrandt", d'avoir fait de Nathanaël un ouvrier "sans

rien savoir de la vie des ouvriers de [son] époque, encore moins de ceux du passé" (OR 1038).

Enfin et surtout, l'histoire devient problématique. Au lieu de se laisser porter au fil du temps, l'historien des *Annales* remontera, par exemple, d'un territoire connu vers des origines incertaines (*Le Labyrinthe du monde* procède des deux manières). Tournant le dos au vieux déterminisme, Febvre admet que l'événement est bien souvent fortuit. "L'esprit humain, note Hadrien, [...] répugne à s'accepter des mains du hasard, à n'être que le produit passager de chances" (OR 306). Où trouver une rationalité s'il n'y a plus nécessité? Non pas dans le fait que la chose a eu lieu, mais dans le fait qu'elle était possible. D'où l'idée de replacer l'événement dans la conjoncture, et celle-ci dans les structures de la longue durée. Là-dessus, relisons la préface du *Coup de grâce*: Yourcenar y expose l'impossibilité pour elle d'ignorer ou de taire "les réalités extérieures qui conditionnent une aventure", d'où la recherche de "circonstances historiquement authentiques" et pour finir l'obligation de "déplier des cartes d'état-major" (OR 80). Ou bien voyons Marcella, celle qui pourrait créer l'événement dans *Denier du rêve*, se juger elle-même comme un simple outil. Ou bien rouvrons les *Mémoires d'Hadrien* à la page qui évoque son œuvre de bâtisseur, inspirée par l'espoir que dans la longue durée, par un "lent changement", routes, aqueducs, ports et bibliothèques puissent agir sur les structures des siècles à venir (OR 384). Ou enfin relisons la "Note" qui suit. Yourcenar s'y montre plus soucieuse de la possibilité du fait que de son exactitude: "il est possible, mais nullement prouvé", "Pompéius Proculus fut gouverneur de Bithynie; il n'est pas sûr qu'il le fut en 123-124", "rien ne prouve, ni n'empêche", "une hypothèse, peut-être défendable" (OR 543-544).

Appliquons nous-mêmes la problématique de la nouvelle histoire à cette coïncidence peut-être hasardeuse entre Yourcenar et les *Annales*. La conjoncture n'y a été vraiment favorable qu'après la guerre. Or les grands livres de Yourcenar, qui datent en effet de l'après-guerre, ont été conçus, ébauchés et même publiés sous une forme provisoire dans l'avant-guerre. Pourrait-on espérer plus belle expérience de laboratoire? Une ébauche, puis le choc de la nouvelle histoire, et la version définitive... *L'Œuvre au Noir*: dès les premières pages, Zénon dresse la carte-monde de son temps. "Par-delà ce village [...]. Par-delà les Alpes [...], par-delà la mer, [...] les deux Amériques". Et d'une réplique résume l'ambition des *Annales*: "Le monde

est grand. Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur humain à la mesure de toute la vie" (OR 564). Or ces pages de 1968 sont aussi de "D'après Dürer" dans l'édition Grasset 1933 de *La Mort conduit l'attelage*. *Anna soror* fut écrit à 22 ans, publié aussi en 1933 sous le titre "D'après Greco" et à peine retouché en 1981. Le récit commence par une large fresque géographique et sociologique, et Yourcenar insiste sur sa "réalité *topique* (topique souligné par elle, OR 910): "Jamais invention romanesque ne fut plus immédiatement inspirée par les lieux où on la plaçait" (OR 1028). Il serait de mauvaise foi de tirer argument du troisième récit, "D'après Rembrandt", plus largement réécrit, pour prétendre que Marguerite Yourcenar a suivi la mode de la géohistoire. Mais elle l'a accompagnée, si l'on en juge par les mots sévères qu'elle a pour la première version (OR 1038) et par l'itinéraire symbolique qui va de l'empereur Hadrien vers l'histoire d'"un homme obscur".

On lit dans la chronologie de la Pléiade, années 1922-1926: "Marguerite Yourcenar poursuit ses études [...] mais s'engage aussi dans la lecture de l'histoire contemporaine". Faudrait-il comprendre: "la lecture des historiens contemporains", et en particulier de Lucien Febvre avant même qu'il ait fondé la revue des *Annales*? Il serait imprudent de l'exclure. La culture de Marguerite est une perpétuelle énigme. Prenons ses quasi contemporains, Sartre, Nizan, Aron, Merleau-Ponty. Si divers qu'aient été leurs tempéraments, leurs choix, leurs destins, on sait quelle formation commune les a unis jusqu'à l'agrégation. Mais la jeune Marguerite n'a fréquenté ni l'école ni le lycée, ni guère plus la faculté, "un projet de licence de lettres ayant été vite écarté" (OR XVI). Elle "poursuit ses études" (*ibid.*) mais dans quelle direction? A âge égal, elle a voyagé plus que tous, lu tout autant et surtout lu autre chose. Mais le premier livre qu'elle ait écrit (le deuxième publié), ce *Pindare* bientôt renié, témoignait d'un effort pour rejoindre la voie commune. Il a bien dû lui arriver de lire ce qui se lisait, – dont Febvre et son meilleur livre, *Le Problème de l'incroyance au 16^{ème} siècle. La Religion de Rabelais* (1942). Par ailleurs Yourcenar n'a pas été avare de reconnaissances de dettes, elle n'a pas caché ses lectures, elle a même assez volontiers étalé sa documentation. Elle ne nomme nulle part Bloch ni Braudel, elle nomme en revanche Febvre (YO 269) et, avec mention particulière, Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Roman Empire* (1926), ouvrage classique aujourd'hui traduit en français. Formé à Kiev puis à Saint-Petersbourg, Rostovtzeff avait émigré aux Etats-Unis en 1918 et dès 1922 donnait pour sous-

titre à l'un de ses livres: "A Study in Economic History". Voilà qui nous projette vers l'archéologie de la nouvelle histoire et nous rappelle soudain, il était temps, que sans attendre les *Annales*, Michelet avait ouvert sa monumentale *Histoire de France* par un très géographique *Tableau de la France*, que dès avant 1914 de nombreux historiens d'esprit socialiste ou même franchement marxiste avaient placé l'économie au premier rang de leurs préoccupations et qu'après 1918, pour Spengler, pour Toynbee, pour Valéry, l'histoire était devenue problématique en même temps que la survie de la ou des civilisations. Dès lors l'hypothèse la plus vraisemblable est que l'œuvre historique de Yourcenar s'intègre à un large courant de la pensée occidentale au milieu duquel elle entretient des rapports de cousinage plutôt que de filiation avec l'école des *Annales*, dont l'originalité a peut-être été quelque peu surfaite et continue de l'être grâce à la mafia qu'elle se vante d'avoir constituée⁵.

Serait-ce la modeste conclusion d'un bien grand périple? Le mot de "possibilisme" forgé par Lucien Febvre n'a pas livré tous ses ressorts. Il n'est pas dans Yourcenar, mais les mots "possible", "impossible", "possibilité" et "impossibilité", en revanche, y ouvrent pas moins de trois champs sémantiques.

Le premier recoupe la pensée de Febvre. Désignant un possible passé, – ou un passé possible, qu'on le prenne comme on voudra. Comme le notait Marc Bloch⁶, il n'est guère légitime de parler de la possibilité d'un fait passé: "L'avenir seul est aléatoire. Le passé est un donné qui ne laisse plus de place au possible", sauf à considérer ce passé comme "un avenir d'autrefois" par un mouvement de l'imagination qui permet de mesurer le nombre de probabilités et la part de la contingence qui entrèrent en ligne pour que fût ce qui fut. L'aléatoire, exclu du passé, peut aussi s'insinuer dans notre connaissance ou plutôt notre méconnaissance de ce passé. Quand le fait est mal établi, quand la chronologie est lacunaire, quand les témoignages se contredisent, l'idée de diverses possibilités vient combler les blancs, dans la page d'histoire comme dans le roman authentiquement historique. Mieux: ces possibles passés, pis-aller pour l'historien, sont pain bénit pour le romancier, libre enfin de choisir. Et Yourcenar va jusqu'à présenter

⁵ Voir dans l'ouvrage cité note 3 "Les Héritiers divisés" par Fr. Dosse, p. 157-170.

⁶ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, A. Colin, Paris, (1941), p. 107.

l'histoire comme une combinatoire, avec "un certain nombre assez réduit d'éléments de base, [...] susceptibles de milliers de variations, de milliers de possibilités"⁷. Et bien qu'elle insiste surtout sur l'authenticité des faits que rapportent les *Mémoires d'Hadrien*, elle ne s'est pas privée d'user de ces sortes de "possibilités", la plus énorme consistant à supposer que dans ses derniers jours, le vieil empereur torturé par la maladie et l'anxiété ait retrouvé la sérénité nécessaire pour écrire ces fictifs Mémoires alors que tous les historiens s'accordent à décrire la plus triste fin de règne, les tentatives de suicide alternant avec les actes de cruauté⁸.

Autre sorte de possibilisme, celui-là tourné vers l'avenir, et qui se conjugue avec un superlatif pour décrire la vie vécue avec le plus d'intensité possible, l'histoire narrée avec le moins d'inexactitude possible, qu'il s'agisse de Yourcenar elle-même ou du personnage dont on a fait "en sorte qu'il se trouve devant sa propre vie dans la même position que nous", par exemple cet Hadrien qui jugeait qu'il avait "assez à faire de devenir, ou d'être, *le plus possible Hadrien*" (OR 366, nous soulignons). Ici se creuse un fossé entre l'historien, qui recherche la vérité contraignante, et l'artiste (Hadrien est un artiste non moins que Yourcenar) qui exerce sa liberté et rédige l'avenir, entrecroisant les faits et les songes, sollicité même par des rêves d'impossible. On attend là, de toutes les citations de Pindare, la plus célèbre, notamment parce qu'elle figure en exergue du "Cimetière marin" de Paul Valéry: "N'aspire pas, ô mon âme, à la vie immortelle, mais épuise le champ de possible". Malgré la gloire soudaine de ce poème et de ce poète, on la cherche en vain dans le *Pindare* de Marguerite Yourcenar, rédigé peu après. Non par coquetterie.

Car il est un troisième possible, celui de l'artiste et du moraliste, celui de "l'homme presque sage" (OR 525). La sagesse et l'art consistent à se donner des limites, et donc à refuser des possibilités. Écoutons Hadrien (OR 388):

Mes contacts avec les arts barbares m'ont fait croire que chaque race se limite à certains sujets, à certains modes parmi les modes possibles; chaque époque opère encore un tri parmi les possibilités offertes à chaque race. [...] notre art (j'entends celui des Grecs) a choisi de s'en tenir à l'homme.

⁷ Ro 44, cité par Br. Tritsmans, *Bulletin n° 5 de la S.I.E.Y.*, p. 2.

⁸ Voir ce qu'en dit L. Homo. *Le Haut-Empire romain*, P.U.F., (1933), ouvrage cité en bonne place en OR 548, et pour plus de détails R. Poignault, *Le Personnage d'Hadrien* [...], pp. 428-445.

Bien loin d'épuiser le champ du possible et d'aspirer à d'autres vies, Hadrien, à l'approche de la mort, proclame:

Si quelques siècles venaient par miracle s'ajouter au peu de jours qui me restent, je referais les mêmes choses. (OR 511).

Effet de la volonté, effet de l'art, nous entrons dans la sphère des fixes: "Tellus stabilita", "La Vie immobile", *Quoi? L'Éternité* – l'éternité, quoi, cette négation de l'histoire. La pensée de Marguerite Yourcenar a continuellement oscillé entre le désir de tourner le dos à son siècle, de le considérer avec le recul de cent ou quatre cents lustres, d'entrer dans un temps dont nous sommes aujourd'hui "fort loin" (OR 537)... et la pensée que "l'homme a partout deux pieds et deux mains, un membre viril, un ventre, une bouche et deux yeux" (OR 643), que la race humaine est "ce qu'elle restera sans doute jusqu'à la fin des siècles" (OR 816) et "qu'on peut rétrécir à son gré la distance des siècles" (OR 527). L'accuserait-on d'incohérence, elle répondrait sereinement que "la vérité n'est pas pure" (OR 535) et que toujours "on se trompe plus ou moins" (OR 528). Dans la dernière conférence qu'elle ait prononcée, on lit ceci:

Tout homme un peu averti des incessants changements et de la complexité presque infinie des choses se sent peu à peu envahi devant l'Histoire par le sentiment de l'horrible et par celui de l'absurde (PE 245).

Est-ce un testament? Du moins un pôle de sa pensée.

* * *

Ainsi portée sur l'océan des âges, Marguerite Yourcenar, qu'on a pu croire embarquée sur la nef de la nouvelle histoire, s'est laissée dériver loin d'elle. Le possibilisme à la façon de Lucien Febvre, exploration du substrat structurel de l'événement, l'intéressait comme effet de réalité ou de vraisemblance. L'intéressait non moins la possibilité d'infléchir ce qui fut en direction de ce qui naissait. Le passé vaut comme nourriture de la vie, l'histoire comme ferment de la création, jusqu'à la possibilité suprême, celle de l'œuvre d'art propre à défier le temps, celle de la sérénité propre à défier la mort, possibilité suprême parce qu'elle exclut toutes les autres.

Une page de son Carnet de notes de l'année 1944 résume cet itinéraire. Elle commence ainsi: "Comme toutes les imaginations nourries et façonnées par l'histoire, il m'est arrivé souvent de tenter de m'établir dans d'autres siècles,

d'essayer de franchir plus ou moins la barrière des temps" et elle s'achève: "Que ce voyage dans le temps aboutisse à l'extrême bord de l'éternel" (PE 174-175).

Quoi? L'Eternité encore? Peut-être faut-il mettre le point d'interrogation à "éternité" comme page XXXIII de la Chronologie de la Pléiade. Pour Febvre, le possibilisme était une chance de laver Dieu du péché d'incohérence et de réintroduire un ordre sous les aléas de l'histoire événementielle. Marguerite Yourcenar a son possibilisme à elle, hors de tout providentialisme, une vision du monde qui colore tous ses écrits, un mélange de tolérance et d'exigence, de curiosité et de volonté, d'ouverture et de fermeté. La multiplicité des possibles conduirait ses héros jusqu'au libertinage ("*varius, multiplex, multiformis*") si, par un choix existentiel, ils ne restreignaient leur liberté à un idéal d'humanisme ("*disciplina augusta*"), telle l'ambition d'Hadrien d'"être pour une partie du genre humain cette providence incarnée" (OR 399), humaine providence puisqu'il est humain de se vouloir dieu. Le possible, grain de sable sur la dune? Non plus: la pierre arrachée au rempart de l'impossible.